REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

20e ANNÉE — N° 10. — OCTOBRE 1877.

Ce que disent les morts

Avez-vous quelquefois entendu errer autour de vous des ombres plaintives et gémissantes, et savez-vous ce qu'elles demandent?

En avez-vous vu d'inquiètes et de farouches qui fuyaient les vivants et les morts et cherchaient les lieux sombres?

Et quand au ciel brillent les étoiles avez-vous ouï des soupirs semblables au doux murmure des harpes de Sion?

Enfin en avez-vous aperçu de légères et de lumineuses s'élever au plus haut des cieux pour redescendre sur la terre? — Non. —

Eh bien! moi je les ai vues, moi je les ai entendues, je sais pourquoi les ombres gémissent, pourquoi elles cherchent les lieux sombres; pourquoi elles soupirent, et pourquoi aussi après s'être élevées radieuses au plus haut des cieux elles redescendent sur la terre. Je comprends leur langage, bien qu'il ne soit pas de ce monde, et je puis redire ce qu'elles me répondent quand je les interroge.

Ombres plaintives et gémissantes qui errez autour de nous, que demandez-vous?

Un souvenir, une prière, une larme, l'oubli des fautes, le pardon des injures.

Souvenez-vous, l'oubli est impie; souvenez-vous le matin et que le soir une pensée amie aille par delà la tombe rappeler notre amour, nos tendres soins, notre dévouement, nos bienfaits, nos bonnes actions, car nous sommes là nous réjouissant ou nous attristant selon que vous avez conservé de nous un bon ou un mauvais souvenir.

Priez! la prière que murmurent des lèvres aimées nous est chère. Priez, si nous vous avons méconnus; priez, si oubliant la loi d'amour nous vous avons offensés; priez, si nous avons été bons et

justes. Mais priez, oh ! surtout priez si nous avons été coupables. Comme un baume salutaire votre prière calmera notre douleur.

Pleurez ! pareilles à une rosée bienfaisante vos larmes descendront sur nous. Pleurez la tendre mère qui vous nourrit de son lait, le père courageux qui vous berce sur ses genoux ; pleurez l'épouse dévouée, l'époux fidèle, la sœur chère compagne, le frère enlevé dans sa force ; pleurez l'aimable enfant dont les caresses vous ravissaient ; pleurez vos amis, mais que ce soit sans amertume. Les morts me disent que les pleurs amers troublent leur repos. Autant les douces larmes les calment et les attirent, autant le sombre désespoir les éloigne et les fait souffrir.

Pardonnez ! à votre tour vous serez pardonnés. Ah ! puissiez-vous ne jamais endurer les tortures qu'infligent à ceux qui ne sont plus les vivants qui conservent en leur cœur une implacable rancune. Vous nous croyez perdus à jamais, disparus pour toujours, et nous sommes là, tout près, vous écoutant, nous efforçant de faire oublier un passé douloureux, parfois coupable, et souvent, trop souvent, hélas ! c'est l'oubli cruel, la froide indifférence ou le blâme amer qui répondent à nos étreintes ; et voilà pourquoi nous gémissons, voilà pourquoi nous nous plaignons.

Ombres inquiètes et farouches, pourquoi fuyez-vous les vivants et les morts, pourquoi cherchez-vous les lieux sombres ?

Les vivants et les morts sont nos ennemis. Ils connaissent nos fautes, nos crimes, savent nos trahisons, le prix de nos perfidies, démasquent nos lâchetés, nos calomnies, se rient de nos prétentions, refusent les honneurs qui nous sont dus, nous jugent et nous condamnent.

Moi, me dit une ombre, si je m'adresse aux vivants, ils ne veulent ni m'écouter, ni me répondre ; quelques-uns me repoussent comme un hideux cauchemar, et ceux qui me sont propices je ne puis les étreindre. Les morts, eux, lisent sur mon front mes ardeurs impures et ne pouvant ni leur celer mes convoitises, ni les satisfaire, ni éteindre le feu qui me dévore, dans les ténèbres, farouche et solitaire je m'enfuis en haine des vivants et des morts.

Maintenant, gémit un second qu'un autre a pris ma place, je suis un tyran. J'erre dans mes palais et l'on ne paraît point me reconnaître ; je passe dans la foule, nul ne s'incline ; j'interroge mes gardes, aucun ne répond ; je commande, personne n'obéit, et j'entends ceux qui vivaient de mes largesses, ceux qui célébraient ma gloire et m'appelaient héros ! assurer que j'ai asservi le peuple,

étouffé la liberté, violé toutes les lois, dissipé les trésors de la nation. Les morts, comme des oiseaux nocturnes, me poursuivent sans relâche, et c'est pour échapper aux outrages des vivants et des morts que je m'enfonce dans la nuit profonde.

Et nous, disent tristement des grands de la terre, des hommes vénérés, nous accoutumés aux honneurs, aux distinctions de la vie, comme un songe nous les avons vus s'évanouir. Les vivants ne veulent plus de nous. Allez! partez, assez longtemps vous avez joui, assez longtemps vous avez dominé; à nous maintenant! Les morts, eux aussi, nous repoussent. En vain nous étendons les mains pour les bénir, dans une sacrilége parodie ils nous renvoient notre bénédiction. En vain nous nous parons des insignes de nos dignités; en vain nous revêtons nos manteaux de pourpre; en vain nous posons sur nos têtes des couronnes souveraines, ils nous huent!... Laissons là cette tourbe insolente et allons dans la forêt sombre, loin des vivants et des morts.

Je vous y suivrai, crie un fantôme hagard, vous m'aiderez à défendre mes biens que des héritiers avides et dissipateurs veulent m'enlever. Ils disent que je suis mort! c'est pour me dépouiller et disperser des trésors si chèrement acquis! Insensés, ne savez-vous point ce que c'est que l'or? C'est le Dieu du jour! Il n'en est point d'autre. Vainement vous aurez vertus, talents, mérites, si vous ne le possédez vous irez à la borne! Et moi, avec mon or, j'aurai famille, amis, adulateurs, femmes vénales, aussi je ne m'en séparerai point. Les morts se rient de ce qu'ils appellent ma folie, quelques-uns, mieux avisés, me poursuivent et veulent me ravir mes richesses, d'autres m'offrent de partager. Non! au fond des cavernes j'irai mettre mon trésor à l'abri des vivants et des morts.

Et celui qui s'enfuit dans les ténèbres, se retournant d'un air inquiet et soupçonneux? Il va mettre en sûreté le fruit de ses rapines, la dépouille de la veuve et de l'orphelin, tout ce qu'il a pu s'approprier par force, ruse ou fraude pendant qu'il était sur la terre où il se croit encore. Un jour, cependant, il s'aperçoit qu'il n'entasse que du vent. Il s'arrête un instant. Il entrevoit sa folie, mais bientôt plus âpre, plus ardent, malgré les vivants et les morts il continue son œuvre d'iniquité.

Et moi, pour accomplir mon œuvre, j'ai besoin de mystère, et dans ce triste pays des ombres où tout se voit, où tout se sait, on s'oppose à mes projets. Et pourtant, puis-je voir sans frémir le bonheur, les grandeurs, la considération, être le partage d'autres mortels?

Tous ces biens sont à moi, et pour les ravir, nuit et jour, comme un lion rugissant, je tourne autour d'eux. O calomnie ! sombre déité, viens à mon aide ! avec toi je renverserai tous les obstacles. Les réputations les plus justement méritées, je les souillerai ; les fortunes les plus solides, je les détruirai ; je ternirai la robe blanche de la jeune fille ; je déshonorerai les jeunes hommes ; je forcerai la mère sans tache, le père vertueux, à rougir sous leurs cheveux blancs et les nouveaux époux courberont la tête en pleurant. Inutilement ils protesteront, inutilement ils crieront au mensonge ! Point de mensonge, quand on sait flatter la vanité et la jalousie des hommes. Point de mensonge, quand il s'agit de souiller, d'abaisser ce qui porte ombrage, et l'on verrait plutôt un chien enragé lâcher sa proie que l'espèce humaine une renommée que la calomnie lui a jetée en pâture. Donc, quand dans les ténèbres je m'approche des vivants pour distiller mon venin, les morts me chassent dans ces marais qu'infecte mon haleine, et c'est là que je suis condamné à vivre loin des vivants et des morts.

J'ai faim, j'ai soif, hurle une ombre famélique dont la table jadis était surchargée des produits venus des quatre parties du monde. Insensé ! En ne croyant que satisfaire sa sensualité, il a développé en son être un appétit inextinguible, et maintenant il accourt aux festins des riches et même aux repas du pauvre, et dès qu'apparaissent sur la table ces mets convoités il les saisit avec avidité, et dans ses mains ils s'évaporent comme de la fumée. Dautres fois, en de fantastiques visions, il croit savourer les viandes succulentes, les fruits parfumés, les vins généreux qui faisaient ses délices. Chimère ! Rien, ni chez les vivants ni chez les morts, ne peut calmer sa faim, ni étancher sa soif cruelle.

Et ce malheureux en proie à un mouvement incessant et fébrile ! Sur la terre il ne fit que rêver et se reposer, ne demandant rien autre à la vie. Tout pouvait crouler autour de lui sans qu'il s'en émût. Aucun devoir ne put le tirer de son apathie, il se consolait même de la mort en disant : ce sera le repos éternel ! Mais voilà que cette force qu'il n'a point usée, qu'il n'a pas su employer, le tourmente et l'agite continuellement. Sans trêve ni repos, il va, vient, part, retourne des vivants aux morts, sans comprendre ni pouvoir satisfaire le terrible besoin d'activité qui le torture.

Là, dans le sang et les ténèbres, je vois Caïn ! Il a tué son frère et la loi l'a frappé ! Et le voilà pour longtemps attaché à ce corps mutilé, attendant que la décomposition dénoue un à un les liens

qui l'y retiennent. O vous! qui croyez que tout est fini quand vous avez tranché une tête ou assouvi votre vengeance, vous saurez un jour quelle chose terrible et sacrée est la vie humaine pour les vivants et les morts.

Je vous expliquerai aussi le crime de la guerre. J'ai vu ces conquérants que vous exaltez dans vos apothéoses, que vous célébrez dans vos poëmes, que le marbre et la toile reproduisent à l'envi, je les ai vus parcourir ainsi qu'en un labyrinthe sans issue ces champs de bataille jonchés des malheureux que leur ambition fit égorger ; et j'ai vu des milliers de bras s'étendre en vain pour les saisir et les broyer, et ces despotes qui faisaient tout trembler sur la terre, tourner dans ces plaines sanglantes en proie à la terreur, à l'épouvante, cherchant partout à fuir les vivants et les morts.

Pourquoi, quand au ciel brillent les étoiles, entend-on des soupirs semblables au doux murmure des harpes de Sion ?...

C'est l'heure propice. Aussi pressées, aussi nombreuses que les sables de la mer, les ombres entourent les époux. Elles veulent reprendre leurs liens mortels, revenir sur la terre, y satisfaire leurs goûts, se livrer à leurs penchants, assouvir leurs passions. Assez longtemps elles ont erré plaintives et gémissantes, assez longtemps elles ont cherché les lieux sombres, assez longtemps elles ont soupiré, il leur faut une place dans la vie.

Voyez, écoutez cette foule innombrable d'ombres. Celles qui rêvent les plaisirs du monde, tout ce qui brille, éblouit et attire, entourent les époux vaniteux, frivoles, aimant les fêtes et le luxe. Ceux qui convoitent les richesses, les honneurs, les dignités, assiégent les ambitieux, les guerriers, les hommes en place ; les avides, las de posséder des biens chimériques, s'en vont aux traitants, aux fripons, aux avares. Les valets, à leur tour, veulent devenir maîtres. Ils hantent les maisons dont ils ont été les serviteurs et s'y incarnent. Des fils leur naîtront, sortis comme eux du valetage, et tous se glorifieront de leurs ancêtres. Les esprits bornés, l'usurier, le voleur, le forçat, l'assassin, l'inquisiteur, le fanatique escortent leurs analogues de la terre : la femme adultère, la fille perdue, la prostituée, et dans des orgies sans nom s'accomplissent les mystères de la vie.

Mais dans la retraite, loin du monde, là où le devoir et la charité sont la loi suprême, là où l'on se chérit, où l'on souffre en silence, là vont les douces ombres. Celles qui veulent revenir sur la terre

pour servir Dieu et leurs frères entourent cette mère chaste ; elle sent alors redoubler sa ferveur, elle rêve de chants pieux, de lointaines missions, d'amour, de sacrifices et elle donnera le jour à un pieux lévite.

Cette autre femme dont l'existence est une abnégation constante nourrira un génie bienfaisant. Le père laborieux et courageux, bercera dans ses bras un pionnier de l'humanité. Presque tous ces êtres que le monde vénère sortent de ce milieu calme et béni où l'on se dévoue, où s'accomplit sans murmure le travail de chaque jour, où l'orgueil, l'ambition, l'avarice sont inconnus.

Pratiquez donc la vertu, fuyez les vices et vos fils seront forts et vos filles vertueuses. Pourtant, ô jeune épouse, n'ouvre jamais tes bras à celui que tu aimes si la colère, la vengeance, ou toute autre passion l'anime, même momentanément, il attirerait dans ton sein un esprit de violence et de discorde qui ferait le désespoir de ta vie.

Maintenant vous vous rendez compte pourquoi vos forces centuplées par ces forces invisibles qui sans cesse vous assiégent redoublent à de certains moments vos élans vers le bien, comme aussi vos entraînements vers le mal. Vous devinez pourquoi deviennent si pressantes les sollicitations de l'homme sans mœurs, pourquoi la jeune fille succombe ; vous comprenez la tentation ; vous comprenez le démon et vous savez pourquoi, quand au ciel brillent les étoiles, les ombres soupirent si tendrement.

Ombres légères et lumineuses pourquoi après vous être élevées radieuses au plus haut des cieux redescendez-vous sur la terre ?

Enfin elle était venue cette heure où après avoir lutté, prié, gémi, haï et aimé j'ai livré mon dernier combat à la souffrance et à la mort. Je me suis évanoui à ce monde pour m'éveiller à une existence nouvelle et joie inexprimable, j'ai reconnu des êtres bien-aimés que la vie ce sommeil de la mémoire avait effacés de mon souvenir. Ils étaient là, m'attendant, m'entourant, m'aidant à me débarasser des derniers liens terrestres et abandonnant cette enveloppe mortelle encore toute baignée des sueurs de l'agonie ils m'ont entraîné dans l'espace.

O Dieu ! son serviteur l'a dit : L'œil de l'homme ne peut voir, ses oreilles ne peuvent entendre et son esprit concevoir les merveilles que tu réserves à ceux qui ont accompli ta loi ! Et quand bercé dans cet océan d'azur, dans ces flots de lumière, au sein de

l'universelle harmonie, je vins à songer à ceux que j'avais laissés sur la terre, mon esprit tressaillit de douleur ! Tant de félicité ici, et là bas, dans ce gouffre, dans cet abîme qu'à peine j'entrevois tant de misères ! Si les hommes savaient, s'ils pouvaient comprendre, avec quel courage, avec quelle résignation ils supporteraient les maux qui les accablent ; ah ! pour seulement le leur faire pressentir j'abandonne ma nouvelle patrie, je redescends sur la terre y choisir le plus abandonné, le plus déshérité, pour le protéger, le guider et l'aimer et si je puis abréger sa route hâter son retour je serai récompensé de mon long exil.

Bien qu'invisible à ses yeux je serai toujours présent ; quand son cœur s'attachera aux richesses je lui dirai : Ces biens que tu possèdes, ceux que tu convoites vont t'être ravis, et là où tu iras ils ne servent à rien. Pour le coupable je deviendrai le remords sans cesse au fond de son cœur une voix se fera entendre.

Au conquérant j'enverrai de sinistres pressentiments et en de nocturnes versions ses victimes se dresseront menaçantes. Au superbe qui lève une tête altière et croit que tout est soumis à son empire parce que de vils courtisans courbent leur front devant lui, je murmurerai : Tu courberas le tien plus bas encore. De l'ambitieux, du dominateur, de l'oppresseur je déjouerai les plans et sans cesse je répéterai : Encore quelques instants et tu vas disparaître.

Au naufragé je crierai : Courage ! remonte le flot qui t'entraîne, et je pousserai sa barque au rivage. A l'opprimé : Suis ta route sans te soucier des obstacles, Dieu combattra pour toi. A la jeune mère enfantant son premier-né, je montrerai le berceau blanc où bientôt dormira le doux fruit de son amour ; et à la coquette, la fleur flétrie, la feuille jaunie que le vent emporte.

Je me plairai avec le bon pasteur, le pasteur qui ne dépouille point son troupeau pour s'enrichir, qui ne l'affame pas pour satisfaire sa sensualité ; j'écarterai les dangers de sa route et lui rendrai les cœurs favorables. Au savant, qui nuit et jour veille pour surprendre les secrets de la nature, à celui qui s'efforce de faire progresser l'humanité, je soufflerai la solution longtemps cherchée, longtemps attendue. Pour les pauvres, les délaissés, les torturés, les humiliés, les femmes éplorées, les mères affligées, les pères découragés, je serai la force, l'espoir et la consolation.

Enfin, après l'avoir suivi dans la vie, après l'avoir suivi dans la mort et pendant de longs siècles escorté dans ses diverses pérégri-

nations, je l'assisterai à ses derniers moments. J'écarterai de son lit de douleur les sinistres visions, je briserai ses derniers liens et prenant dans mes bras cette âme bien aimée je m'élancerai au plus haut des cieux pour ne plus redescendre sur la terre.

P.

Le médium Amélie

DÉVELOPPEMENT DE SES FACULTÉS (*Suite*).

23 *juin* 1875. — Au début de la séance, les Esprits font jouer la grosse musique, qui s'arrête presque aussitôt. Mme X... se lève pour remonter le ressort, mais subitement la musique continue seule son air interrompu ! Les Esprits ont voulu ainsi nous démontrer qu'ils pouvaient faire marcher le cylindre ou l'arrêter à volonté.

Ils soufflent dans un chalumeau. Comme les sons ne sont pas très-nets, une dame émet l'avis qu'ils ont parlé. Alors on lui donne de légers coups sur la main avec ledit chalumeau pour lui expliquer sa méprise.

Mme X..., chez qui nous étions, devait me remettre, depuis six semaines, une carte-adresse dont elle avait bien voulu se charger et qu'elle avait oubliée dans une grande sébille, au milieu de cent autres cartes. Les Esprits me l'apportèrent dans la main !

Après diverses autres manifestations, le coup de sonnette se fit entendre et nous trouvâmes écrit : *Je suis désolé qu'il pleuve, je ne puis transporter le fluide par ce temps incommode.* Signé : CARRIER (esprit inconnu). On nous avait promis pour ce jour-là une surprise agréable, dont nous avons été privés. Deux médiums américains, qui précédemment nous avaient donné quatre séances, nous avaient assuré que les temps pluvieux ne sont pas favorables aux expériences physiques.

26 *juin*. — Amélie était allée la veille au théâtre de la Gaîté, où elle s'était fort amusée : on donnait *la Chatte blanche*. Après la première partie de la séance, nous trouvons en écriture directe : *Enfin, j'ai donc trouvé un médium pour me communiquer, grâce à la Chatte blanche.* Depuis cette époque, cet esprit a dû prendre une part active à nos travaux, si toutefois il n'en est pas le directeur principal.

30 *juin*. — Remontage vigoureux de la musique, ralentissement de l'air. Deux dames avouent qu'elles ont été embrassées ; nous

avons tous entendu le bruit des baisers. Les Esprits n'ont pas jugé à propos de me gratifier de cette faveur : en compensation, deux mains bien matérialisées se posent sur les miennes et les serrent affectueusement.

Sur la table, deux cordes de deux mètres de longueur chacune. Amélie est placée entre deux dames à qui elle donne la main. Les Esprits lient son poignet à celui de la dame qui est à sa droite. Je suis invité à les délier en pleine lumière, et j'ai quelque difficulté à défaire les nœuds.

A la reprise de la séance, les Esprits déroulent les deux cordes, les nouent bout à bout, et enferment les têtes de ces trois dames à la hauteur du cou, dans un même cercle. Les deux bouts libres sont croisés plusieurs fois autour de la poitrine du médium, et finalement noués derrière son dos. Tout cela ne s'était pas effectué sans quelque protestation de la part des prisonniers, et sans un peu de frissonnement. Je me hâte donc de les délivrer dès que nos amis m'en donnent la permission ; je sépare les cordes et j'en fais un peloton que je laisse sur la table.

Nous continuons la séance, et ces dames sentent les mains du médium leur échapper. Bientôt nous entendons Amélie s'écrier : « Ils me mettent les mains derrière mon fauteuil ! Ils m'attachent ! Ah ! mais, ne serrez pas si fort ! » Alors les Esprits prononcent eux-mêmes le mot : Allumez ! Nous constatons qu'il eût été impossible à quelqu'un de se lier comme l'était le médium. Les cordes étaient nouées bout à bout, et leurs extrémités libres étaient fixées solidement au pied du fauteuil. Cette opération avait duré sept secondes.

Les Esprits essayent un duo d'harmonica et de tambour de basque. Au risque de passer pour des barbares, nous les encourageons de la parole. Ce témoignage ne leur suffit pas, et ils nous donnent le signal d'applaudissements plus bruyants en faisant claquer comme des petites mains d'enfant.

Nous avons ainsi acquis ce soir : le remontage de la musique, le maniement facile des cordes, une première parole, et leurs premiers baisers.

En écriture directe : *Nous aimons ces séances, et ferons notre possible pour nous matérialiser*. Signé : La Chatte blanche, avec paraphe.

La date du 3 *juillet* 1875 marquera dans notre période d'expérimentation par le phénomène d'apport de fleurs produit pour la

première fois, et qui n'a cessé jusqu'à ce jour, mai 1877, de charmer les nombreux visiteurs admis à nos soirées. Ce jour-là, à peine étions-nous arrivés chez Mme X..., qu'Amélie se sentit tourmentée dans le bras droit et demanda avec anxiété un crayon et du papier. On lui fit écrire : Il faut que la maîtresse de maison mette sur la table une serviette pour nous essuyer les mains. On pose donc une serviette pliée immaculée parmi les objets mis à la disposition de nos visiteurs invisibles. Mme X... place près d'elle un guéridon garni d'un bougeoir et d'une boîte d'allumettes. Nous étions quatre autour d'une lourde table. Après avoir fait l'obscurité, nous surprenons quelques filets lumineux venus du dehors et qui se glissent sous les portes et entre les rideaux. En conséquence, Mme X... désire allumer le bougeoir pour nous permettre de rectifier les fermetures, mais la boîte d'allumettes a disparu ! « Pas de plaisanterie, dit-elle ; nous avons eu deux incendies dans notre rue en quelques jours, je ne voudrais pas que les esprits jouassent avec des allumettes; heureusement, j'en ai de rechange dans le tiroir de la grosse table. » Cela dit, elle eut bientôt allumé le bougeoir. Aussitôt nous voyons la petite boîte soustraite descendre, comme un oiseau foudroyé par le plomb du chasseur, d'une hauteur de deux mètres et tomber sur la table. Nous comprenons que les Esprits, jugeant l'obscurité suffisante, avaient caché la petite boîte pour nous empêcher d'interrompre leur opération, et nous nous hâtons d'éteindre le bougeoir. Après une demi-minute d'attente. Mme X... nous signale du feuillage sur sa main gauche et la serviette dépliée sur la droite. Par trois soulèvements de la lourde table, on nous dit d'éclairer.

Notre ravissement est indicible à la vue d'une masse de petites plantes, fleurettes bleues, mouillées, et les tiges un peu imprégnées de terre comme après la pluie. Nous avions oublié leur nom. Le médium prend le crayon, et on lui fait écrire : Ce sont des *Ne m'oubliez pas*. Ici de nombreuses questions pour connaître la provenance, le moment de la cueillette, etc. Les Esprits répondent seulement : *Depuis onze heures du matin nous travaillons aux fleurs, et le médium vous dira qu'il a dormi à cette heure.* En effet, dans la journée, Amélie m'avait raconté que, surprise à onze heures par le sommeil, elle n'avait eu que le temps de courir à sa chambre, où elle avait dormi profondément pendant dix minutes assise sur une chaise, la tête appuyée contre son lit. La serviette est ensuite examinée avec soin : elle est froissée, dépliée, légère-

ment humide et salie en quelques endroits, comme si quelqu'un ayant manié de l'eau terreuse s'y était essuyé ! ! !

Nous reprenons la séance. Les Esprits attachent le médium à son fauteuil et à la table, ce qu'ils nous obligent à vérifier, et reproduisent avec des variantes les phénomènes habituels. Ils me laissent palper à mon aise les doigts d'une main fortement matérialisée : les ongles sont bien tenus, la main est douce, tandis que les ongles du médium sont rasés au niveau de la chair et que sa main est un peu rude à l'intérieur.

Je prie les Esprits de détacher le médium pour m'en éviter la peine. Ils opèrent, en trois secondes, le détachement qui m'aurait bien demandé une minute,

En écriture directe : « Avec la *Chatte blanche*, vous n'aurez pas à craindre les mauvais esprits, et vous n'aurez jamais de coups dans l'œil. Les forces me manquent, il faut que mon médium prenne le crayon. *Signé :* CHATTE. »

L'Esprit fait allusion à une séance un peu tapageuse, où une jeune dame avait été touchée près de l'œil par un objet qui voltigeait sur nos têtes.

Juin 1877. ANTOINE D[t].

Impressions d'un créole au théâtre

A mon ami Martinet à la Martinique.

Mon cher Martinet,

On prétend que les vers sont passés de mode à Paris : c'est une grave erreur. Toutes les fois qu'ils sont frappés au bon coin, qu'ils émanent d'un vrai poëte, il se trouve un public pour les applaudir.

Chez nous, la plus douce émotion de la patrie, c'est la poésie ; nous sentons vivement et nous aimons avec passion la langue poétique. Au théâtre, l'effet produit est immense. Aussi n'est-il pas rare de voir tomber à plat une pièce bien connue quand les vers sont faibles. La médiocrité n'y est pas supportable.

Emile Augier a débuté par la *Ciguë*, Ponsard par *Lucrèce*, François Coppée par *le Passant*. — Tout cela en vers ! Victor Hugo est d'une rare puissance dans ses drames en vers, comme *Marion Delorme*, *Hernani*, *le Roi s'amuse*, *Ruy-Blas*, etc. Qui donc se lassera jamais de ses beaux vers ? Jules Barbier nous a

donné une *Jeanne d'Arc* d'une grande valeur. Mais, dans ces derniers temps, trois jeunes gens ont victorieusement lancé leurs hémistiches à la tête des spectateurs. Ce n'est pas une preuve de décadence, au contraire.

L'un, Albert Delpit, n'a pas absolument réussi. Le second, Paul Deroullède, a été acclamé dans *l'Hetman*, à l'Odéon. Le troisième, Lomon, a été sacré poëte du premier coup, à la Comédie-Française, avec *Jean Dacier*. (1) Débuter ainsi, et en vers, c'est bien joli, jeune Lomon.

Il a déjà sa légende, ce poëte nouveau. On raconte qu'il est spirite et que ce sont les esprits qui font ses vers... En ce cas, nous en félicitons les esprits, qui ne nous ont pas habitués à tant de talent. Le spiritisme de l'auteur de *Jean Dacier* lui a donné la finesse et la science des planches de Sardou, — un autre spirite de la plus belle eau !

Il paraît que l'Académie ne ferme pas ses portes aux spirites... Loin de là ! Je vois déjà, dans l'avenir, Lomon sur la sellette, — pardon, dans le fauteuil académique. Avec un pareil début, c'est inévitable. Mais, puisqu'il est spirite à ce point, qu'il évoque donc l'esprit de son père, notre bon et regretté confrère. Quelle belle âme ! Quelle douceur ! Et aussi quelle force !

Rien que pour me retrouver avec lui, je deviendrais volontiers spirite. Manie pour manie, heureuse celle qui nous fait revivre nos amis ! Illusion ou vérité, cela triple la vie. Il sera beaucoup pardonné aux spirites parce qu'ils aiment beaucoup.

Que l'auteur de *Jean Dacier* me pardonne de le comparer à Madeleine... Un poëte excusera cette fantaisie.

Un créole, d'ailleurs, est bien dans son rôle en parlant ainsi. Nous avons déjà vu dix fois *Jean Dacier :* nous y retournerons, — nous ne nous en fatiguerons pas ! Et c'est en vers !

Un Rédacteur de la *Liberté coloniale*,

Adrien Goyave.

Un regret et une objection à l'adresse de M. Fauvety

Je reçois une bonne nouvelle : l'œuvre tout à la fois militante et réparatrice, entreprise par M. Fauvety sous le titre de *Religion*

(1) *Jean Dacier*, 3 fr. 50. — 3 fr. 75 port payé.

laïque, n'est que momentanément interrompue et reprendra bientôt son cours. Je m'en félicite pour ma part, en ayant fait profit, et j'imagine que je ne suis pas le seul.

M. Fauvety est un penseur doué d'une vue claire, d'un remarquable talent d'exposition et d'un courage apostolique — qualités rares par ce temps de myopie intellectuelle et de radotage prétentieux compliqués de rachitisme moral. Sincère avant tout, professant un suprême dédain pour tout ce qui s'appelle routine, préjugé ou parti-pris, il va droit devant lui, sa lanterne à la main — j'entends sa méthode — cherchant la vérité partout où il espère la trouver, et, dès qu'il croit en avoir saisi un rayon, semant au large cette lumière sans s'inquiéter du reste. Il n'est pas de l'école de nos petits Fontenelle qui tremblent d'ouvrir la main — et les yeux.

Pour moi, c'est un *homme*, par surcroît, et, dans le vrai sens du mot, un artiste qui m'a souvent consolé des mièvres variations exécutées sur de vieux thèmes par la plupart de nos virtuoses les mieux en renom et les plus richement palmés, — sans nommer personne — pas même certaines de nos vanités ducales paradant à l'Institut sur des trônes de vessies (1).

On peut, sur divers points, n'être pas tout à fait d'accord avec lui, n'accepter que sous réserves quelques-unes de ses conceptions, mais il est impossible de ne point lui attribuer une place à part parmi les plus loyales, les plus clairvoyantes et les plus vigoureuses intelligences (*rarœ aves*, ai-je dit) qui, depuis un temps, se sont vouées à la restauration des principes du monde moral, enfouis sous les décombres de notre Babel philosophique.

Je tiens d'autant plus à affirmer ma haute et respectueuse estime pour M. Fauvety que j'ai un regret à lui exprimer ici et une objection à lui soumettre.

Dans une précédente publication périodique, *la Solidarité* (1867-1869), il avait cru devoir ouvrir un compte courant au spi-

(1) Voir, entre autres preuves, *l'Église et l'Empire romain au quatrième siècle*. Dans l'avertissement de ce chef-d'œuvre, l'auteur, M. Albert de Broglie confesse, avec une candeur tout à fait ducale, sa parfaite ignorance en linguistique, jurisprudence, théologie, en matière d'inscriptions, de textes, etc., etc. Aussi l'Académie française, bien assurée que M. le duc possédait toutes les qualités requises pour patauger noblement en histoire et en philosophie religieuse, touchée d'ailleurs d'une si rare ingénuité, s'est-elle empressée de lui tendre les bras et de lui ouvrir ses portes à deux battants.

ritisme; dans *la Religion laïque*, il a cru devoir le lui fermer. Pourquoi? je ne sais. En tout cas je le regrette. Serait-ce donc que, de si ferme trempe qu'il soit, M. Fauvety a un point faible et que le préjugé garde sur lui, malgré lui, un reste d'empire? Spiritisme!!... ne serait-ce pas, dis-je, que ce mot sonnant mal à l'oreille du roi Midas et ce monarque s'appelant aussi légion, il craindrait de choquer Sa Majesté en lui nommant la chose par son nom? L'opportunisme, oui, je le sais, est une bonne chose, presqu'une demi-vertu, lorsqu'il s'agit de l'application sociale de certains principes; mais, dès lors qu'il n'est question que d'établir la valeur intrinsèque des principes, quels qu'ils soient, et de la proclamer, l'opportunisme n'est pas une demi-faiblesse? Je ne fais ici qu'une hypothèse, me bornant à ajouter que, si opportunisme il y a, j'y verrais un autre défaut, celui d'être un peu tardif.

En effet, j'imagine difficilement qu'un seul des lecteurs de *la Solidarité* et de *la Religion laïque*, je parle de ceux qui *savent* lire, et sont au courant de la question, ait pu se méprendre sur l'identité des principes constitutifs du spiritisme et de ceux qui servent de base à la doctrine dont M. Fauvety s'est fait l'apôtre aussi éloquent que convaincu.

Qu'il intitule cette doctrine selon qu'il juge bon pour le moment, cela n'y change rien au fond. Elle est ce qu'elle est, rien autre. *Solidarité*, *Religion laïque*, ce sont là des pseudonymes opportuns peut-être (?). Son vrai nom est spiritisme, ne serait-ce que par droit de perscription.

Que M. Fauvety ne se doute pas de la similitude que je signale, qu'il proteste même contre toute parité à ce sujet, je n'y verrais rien d'étonnant. N'ayant qu'une connaissance superficielle de l'œuvre d'Allan-Kardec, il présume sur ouï-dire que le spiritisme consiste uniquement dans la constatation de phénomènes d'un ordre particulier et dans la croyance à des relations manifestes entre le monde terrestre et le monde spirituel. Dieu me garde de lui en faire un reproche. On ne peut tout voir, tout savoir; les journées n'ont que vingt-quatre heures et l'activité humaine a des bornes. Mais qu'il s'en doute ou non, qu'il le veuille ou ne le veuille pas, ce qu'il y a de certain, c'est qu'il est arrivé aux mêmes conclusions qu'Allan-Kardec. Ce dernier a demandé ses preuves à l'observation de certains faits matériels, M. Fauvety a demandé les siennes à la logique opérant sur des idées, et tous deux, partis de points opposés, munis de méthodes différentes, se sont rencontrés au

même point d'arrivée. Soit dit en passant, quand deux intelligences de cette valeur aboutissent séparément à l'affirmation d'une commune doctrine, j'en suis vraiment marri pour M. D., substitut du procureur général depuis le 17 juin 1875 (1), il y a toute probabilité que cette doctrine n'est point « *une colossale mystification* » et que, s'il y a des mystifiés, ce sont les braves gens qui gobent, *ô sancta simplicitas!* de bons gros effets oratoires, comme l'autruche des cailloux, — les yeux fermés.

Me tromperais-je dans cette assimilation des conclusions tirées des faits spirites par Allan-Kardec à celles mises en lumière par M. Fauvety, à l'aide de la méthode qui lui est personnelle? (Méthode intégrale. Voir *la Solidarité*, vol. I, p. 9 et 91. Vol. II, p. 181).

Voyons. Quelles sont les bases du spiritisme? celles-ci :

1° Deux éléments constituant par leur union l'univers : l'un l'esprit, l'autre la matière; l'un actif, l'autre passif; l'un destiné à créer des œuvres de plus en plus perfectionnées; l'autre destiné à manifester ces œuvres sous les formes conçues, voulues et exécutées par l'esprit, subsidiairement à stimuler l'activité de son conjoint par l'obstacle à vaincre et à *limiter* ses écarts.

2° Début de l'être humain, c'est-à-dire conscient à l'état rudimentaire, mais doué de virtualités qui lui permettent de se développer indéfiniment dans la durée illimitée. Pour tous, même point de départ, même viatique.

3° Liberté morale de l'être humain, en vertu de laquelle il se fait lui-même sa destinée sous l'empire des lois universelles et immuables.

4° Par conséquent, survivance de l'âme à la destruction du corps, autrement dit permanence de son *moi*, de sa personnalité à travers toutes les phases de sa pérégrination dans le temps et l'univers.

5° Par conséquent, pluralité des existences pour chacun de nous, considérées comme autant d'étapes dans le voyage d'ascension que nous sommes appelés à effectuer; existences en rapport exact avec le degré d'avancement moral de chacun de nous.

6° Par conséquent, pluralité des mondes — habités et en rapport exact avec le degré des humanités qui les peuplent.

7° Par conséquent, nécessité, pour comprendre la permanence

(1) Voir le réquisitoire de ce ci-devant substitut du procureur de la République, dans le procès dit des Spirites (16-17 juin 1875).

de notre *individualité* avant et après ce que nous appelons la naissance et la mort, de conclure à un organisme indestructible (périsprit) dont l'âme est en possession *ab initio* et dont l'organisme corporel n'est que le surmoulage terrestre.

8° Solidarité des hommes entre eux, des mondes entre eux, des humanités entre elles, de tous les êtres entre eux ; solidarité universelle coordonnée et vivifiée par la Raison, la Justice et la Bonté suprêmes — Dieu.

9° Par conséquent, relations, communications (peu importe le mot) effectives et incessantes des êtres humains entre eux, incarnés ou désincarnés, et des uns et des autres avec Dieu.

Tels sont les principes fondamentaux du spiritisme. Quelque partie de l'œuvre d'Allan-Kardec que je consulte, je les y trouve exposés, développés, expliqués ou appliqués, diversement peut-être et selon le besoin de l'enseignement, au fond toujours invariables.

Maintenant j'ouvre *la Solidarité*, vol. II, p. 7 et suivantes, *passim*, et je lis sous ce titre : *Rien ne naît, rien ne meurt.*

« L'univers se compose de la matière et de l'esprit... »

« La matière change d'aspect, mais non d'essence... »

« Elle ne produit pas l'esprit, pas plus que l'esprit ne la produit. »

« L'esprit la modifie et lui imprime sa forme, mais seulement pour un temps : elle revient toujours à sa nature. » (l'inertie, la passivité.)

« La forme est essentiellement transitoire... Elle est la voie de l'âme pour communiquer avec la matière, et son instrument pour agir sur elle. »

« Elle lui sert aussi à se mettre en rapport avec les êtres et leurs œuvres. »

« La matière n'est pas née, mais l'ordre l'est. L'ordre est une œuvre, et il n'en est pas sans ouvrier. Si l'œuvre est plus grande que l'homme n'a pu la concevoir et faire, il y a donc un ouvrier plus grand que lui... »

« La mort n'est qu'un mot ; elle n'est pas. Tout change et rien ne meurt. »

« Agir et croître, tel est l'état normal de la vie. »

« Tous les êtres sont semblables le jour de leur premier réveil, avant d'avoir usé de la vie. »

« Il n'y a pas deux natures d'âmes, deux catégories d'êtres :

ceux de cette terre comme ceux des autres globes en s'éveillant pour la première fois, car il s'en éveille encore (toujours), ont les mêmes facultés. La différence du plus grand au plus petit ne vient que de l'emploi qu'il en fait. »

« L'univers est à tous. La distance n'est rien pour l'âme ; tous les globes lui sont ouverts ; à elle l'immensité, à elle l'éternité ; c'est là son champ de manœuvre et de développement. »

« Dans ces globes, quels qu'ils soient, l'âme n'est que de passage. Un monde est un point qui conduit à un autre. Il en est pour tous les degrés de croissance et de décroissance et dont les éléments plus ou moins purs, plus ou moins propres à la complexité, à la puissance, à la durée de l'œuvre et du corps, s'harmonient à tous les états de l'âme, à sa force comme à sa faiblesse, équilibrant la cause et l'effet, la volonté et l'action. »

« La décroissance physique est la conséquence de la décroissance morale. Du mal naît le mal, et le mal retombe toujours sur son auteur. C'est ainsi que chaque être (conscient) devient son propre justicier ; faible ou fort, heureux ou malheureux, il est toujours ce qu'il s'est fait. »

Ces affirmations sont précises, catégoriques et, sauf l'une d'elles, celle relative à la décroissance de l'être (1) où l'expression me semble avoir trahi la pensée de l'auteur, elles sont en parfait accord avec les affirmations dogmatiques du spiritisme.

Elles ne sont point, il est vrai, signées : Fauvety ; je le sais ; je sais aussi qu'elles sont l'expression condensée que nous a léguée de ses convictions réfléchies une des plus nettes et des plus hautes intelligences de notre siècle, de notre illustre et regretté Boucher de Perthes. Je sais de plus que, en reproduisant l'article d'où elles sont extraites, M. Fauvety déclarait qu'il était « heureux et fier d'avoir à saluer en l'auteur un *coreligionnaire* » et que, « depuis sa première lecture du livre *de la Création*, publié en 1838 par

(1) La déformation d'un être et son châtiment par le mal même dont il est l'auteur *volontaire*, sa stagnation plus ou moins prolongée dans le mal, oui, comme conséquence de son libre arbitre ; sa décroissance, non, elle est inadmissible. Autrement, force serait de conclure que l'homme *pourrait*, de décroissance en décroissance, descendre assez bas pour arriver à l'atrophie de la conscience et rentrer dans la pure animalité. Ne revenons pas à la métempsycose, conception incomplète de l'évolution des êtres. Le progrès est la loi de la vie pour tous, ou cette loi n'est pas.

Au reste, appliquant ici la *méthode intégrale*, admettons la décroissance en principe, universalisons le fait, l'humanité disparaît de la création.

l'éminent paléontologiste, il avait commencé à partager ses idées. »

Si donc j'ai puisé ces affirmations à cette source, c'est parce qu'elles s'offraient à moi sous une forme brève, claire, aphoristique, qui me permettait d'abréger, tout en citant textuellement, et ne donnait prise à aucune incertitude.

Reste deux points essentiels qui n'y sont pas compris : l'existence du périsprit et la loi de solidarité qui régit les êtres.

Pour le premier point, j'ouvre *La Solidarité*, vol. II, p. 90, et je lis :

« Il y a des faits, que l'expérimentation d'ailleurs peut toujours reproduire, constatant l'*existence* chez l'homme d'un organisme interne supérieur (éthéréen) devant succéder à l'organisme opaque habituel au moment de la destruction de ce dernier. »

Signé Chavée, un nom aussi que la science a enregistré à plusieurs titres sur son livre d'or, un nom qui longtemps rappellera le souvenir d'un infatigable et vaillant esprit, naguère disparu de notre monde, et dont M. Fauvety déclarait également qu'il était heureux et fier de partager les convictions.

Quant au second point, à la solidarité universelle, l'ouvrage même, auquel j'ai recours pour ma démonstration, est l'affirmation de ce principe savamment développé en trois volumes, ce qui me dispense de citer et d'insister.

Ainsi donc, l'accord sur le terrain des principes est complet, parfait, bien constaté.

Maintenant, si ces lignes tombent sous les yeux de M. Fauvety, il comprendra la nature du regret que j'exprimais plus haut. S'il eût poursuivi son enquête commencée sur le spiritisme, à coup sûr il ne serait pas resté sur l'idée tronquée qu'il s'est faite de la doctrine d'Allan Kardec, à coup sûr il aurait reconnu que la phénoménalité n'y entre que comme partie accessoire, à coup sûr il aurait rectifié l'appréciation par laquelle il clôt cette enquête :

« Le fait du mouvement des tables est pour nous un fait « acquis... »

« Quant aux dictées attribuées aux Esprits, nous n'y avons vu « jusqu'ici que l'œuvre inconsciente de personnes qui se livrent à « cet exercice... »

« Jusqu'ici, pour nous, *tout* phénomène spirite est purement « subjectif. Il y a action de soi sur soi sous l'impulsion de forces

« qui restent à déterminer (1) » (*La Solidarité*, vol. III, pages 83 et 85).

Autrement, en langue vulgaire : Toutes les prétendues communications obtenues des Esprits par l'entremise des médiums ne sont que le reflet de la pensée de ces médiums ou des personnes qui les entourent, que ce soit l'*Od* de Reichenbach ou la *lumière* astrale de Pezzani, ou tout autre agent qui serve de réflecteur, peu importe.

Très-bien; mais je me permets de demander à M. Fauvety ce qu'il trouve de subjectif dans les faits suivants, dont je lui garantis l'authenticité. J'en aurais cent autres à lui citer où il m'a été impossible, pour mon compte, de découvrir l'ombre d'un reflet (pardon de l'alliance de mots) de la pensée des médiums ou de leurs co-assistants. Je le prie de croire pourtant que j'ai ouvert les yeux et pris le temps de la réflexion avant de me résoudre à admettre la réalité des communications dues aux Esprits; j'ajoute : sans avoir eu besoin, selon son conseil, « de me mettre en garde contre les « dangers qui doivent résulter pour la pauvre cervelle humaine « de ces sortes de masturbations intellectuelles. »

Je ne suis ni peu ni point médium : je ne suis qu'un simple observateur ne cherchant à tirer des faits que ce qu'ils contiennent, mais aussi — autant que possible — tout ce qu'ils contiennent.

15 août. *(A suivre.)* T. Tonoeph.

P.-S. — Nous recommandons tout particulièrement à nos amis la revue de M. Fauvety, *la Solidarité*; en les prévenant que la Librairie spirite, 7, rue de Lille, est autorisée à recevoir les abonnements à cette publication mensuelle (10 francs par an).

Une femme de bien. — Mme Weldon

Mme Weldon, de Londres, qui a bien voulu être notre correspondant, nous envoie un nouveau journal français publié à Londres (*La Liberté Coloniale*), dévoué aux intérêts des colonies, surtout aux colonies françaises, ce dont nous la remercions avec reconnaissance.

Mme Weldon, écrivain distingué, originaire du pays de Galles (Wales) fournit des articles de premier ordre à ce journal ; son

(1) Et les pluies de pierres, et les bouleversements de mobiliers, et mille autres faits du même genre, actions de soi sur soi alors !

portrait, qui se trouve dans le *London journal* du 8 septembre 1877, porte l'empreinte d'une âme élevée, d'un cœur sympathique, d'une distinction toute particulière.

Mme Weldon, paraîtrait-il, ne se contente pas de se livrer aux travaux intellectuels en professant de main de maître les — *droits de la femme*, — ce qui est une rude tâche à l'époque où nous vivons, malgré la liberté de parole qu'on accorde à la femme sur les questions qui la concernent ; mais cette dame du grand monde s'occupe aussi activement d'œuvres philanthropiques.

L'orphelinat appelé Tavistock-House, établi sur Russel square, à Londres, par Mme Weldon au prix de peines infinies, de sacrifices de fortune et d'épreuves de toutes sortes qui auraient découragé toute autre que cette dame, a pour objet principal d'enseigner aux pauvres enfants ramassés dans la rue, et d'après une méthode nouvelle, les principes et les agréments inestimables de la musique. Comme récompense d'un tel dévouement, il est sorti de cet établissement plusieurs élèves d'un grand mérite qui ont obtenu les premiers prix à l'Institut Musical de South-Kensington. Nous terminons en présentant à notre correspondant un salut fraternel et notre sentiment d'admiration dûs à un esprit aussi distingué que le sien. Mme Weldon est un défenseur de notre cause.

P. G. L.

Intelligence des animaux

Une histoire touchante racontée par l'*Indépendant de Douai* :

On enterrait, il y a huit jours, un garçon boucher, mort à la suite d'une courte maladie. Ce jeune homme possédait un chien boule-dogue. Pendant toute la durée de la maladie de son maître on ne put le chasser de sa chambre ; il s'était couché près du lit et restait là refusant toute nourriture. Quand, après la cérémonie des funérailles, on se rendit au cimetière, il suivit le convoi, et ce ne fut qu'avec grande difficulté qu'on put le faire sortir du cimetière. Quelques jours après, le sieur D..., fossoyeur, en allant creuser une tombe, constata qu'un trou large d'environ un mètre avait été creusé au milieu de la tombe du jeune boucher. D..., et s'approchant, il aperçut dans le trou le chien du défunt. Saisi de pitié pour le pauvre animal, il avertit les parents du mort qui ramenèrent le chien à leur domicile il y a cinq jours, mais il refusa toute nourriture et mourut mardi.

Nous remercions notre ami, *M. G. Deganis, de Vérone (Italie)*, qui nous envoie le récit suivant :

L'un de ses amis, adepte de la doctrine spirite, M. Theodosio Dundio, avait un chien extraordinaire, brave et fidèle, que dans sa famille on aimait avec affection ; M. T. Dundio habitait le village de Limella, à 36 kilomètres de Vérone. L'hiver, pendant l'absence de la famille, le chien restait seul; le fermier le nourrissait.

Pendant l'hiver de 1847, Mme Dundio était à Limella, très-malade, et son état devint si grave que M. Dundio fut très-inquiet; le soir, il était auprès du lit attendant le docteur qui sans doute était arrêté par la neige, la campagne n'étant plus qu'un blanc linceul, et il se disait avec crainte : « Non, il n'arrivera pas! Ce temps horrible ne peut le permettre!... » Dans la chambre voisine, il crut entendre les pas du docteur et vit seulement entrer son chien, tout essoufflé, qui se dressa droit devant le lit pour lécher avec ardeur la main de sa maîtresse. A la grande stupéfaction de M. Dundio, il se mit aussi à lécher les joues et les lèvres de la mourante, presque fébrilement, ce qui secoua la torpeur de la souffrante puisqu'elle demanda qui était ainsi après son visage.

M. Dundio répondit que c'était le chien P..., et elle le caressa, tout émue, car il l'avait réchauffée et rappelée à la vie ; il fut ramené à la cuisine pour qu'il lui fût donné à manger, et lorsque plus tard M. Dundio vint chercher le chien, il avait disparu : c'est en vain qu'on l'appela.

On sut le lendemain par le fermier que, ni le soir ni la nuit de la veille, le chien n'avait été vu, mais que le lendemain matin il arrivait par la route de Vérone, crotté et fatigué. Quelques jours après, les parents de Vérone vinrent à Limella, les chemins étant praticables. Le chien était venu chez eux comme pour leur dire : Allez voir les Dundio, car il y a du nouveau. Le plus remarquable de ce fait, c'est que le chien P... n'avait été qu'une fois à Vérone, et en carrosse, et qu'il avait fui cette ville parce que l'on avait voulu l'y garder, et jamais il n'avait voulu y revenir.

Mme Dundio guérit de sa maladie, et lorsqu'elle revenait à sa campagne le chien lui réservait ses meilleures caresses. Avant le cas où il avait été docteur en établissant une réaction chez Mme Dundio, il n'était pas expressif dans ses manifestations amicales pour elle.

Ce chien sentait la douleur de son maître ; après avoir réfléchi, et sans doute guidé par les amis invisibles, il avait remplacé le médecin ; accomplissant jusqu'au bout son humble mission, il s'était

fait messager malgré ses antipathies. Devant ces preuves de fidélité, d'intelligente prévoyance, ne peut-on se dire : Combien d'hommes ne sentent pas et n'agissent pas comme le chien P... !

P. G. L.

Les avantages de la typtologie

M. Amand Greslez a l'obligeance de nous envoyer les remarques qu'il a faites à propos de la typtologie; nous le remercions vivement et nous insérons son travail dans la *Revue*, tout en faisant nos réserves. Moins exclusif, nous accordons à tous les modes de médiumnité le moyen d'agir efficacement sur tels ou tels sujets, sur des personnes que leur intelligence ou leurs tendances portent vers un ordre préféré de phénomènes.

Néanmoins, les spirites doivent sérieusement étudier ces remarques et en faire un emploi judicieux, car ils ont une importance réelle. Les voici :

« Tous tant que nous sommes nous avons encore beaucoup à apprendre pour posséder les premiers éléments de la psychologie; il arrive souvent qu'on nous fait des objections auxquelles nous sommes embarrassés de répondre, ou si nous le faisons ce n'est pas toujours d'une façon ne laissant rien à désirer. La moralité de cette assertion, c'est que nous devons continuer d'étudier, d'approfondir et surtout ne pas dédaigner ce qui nous paraît trop élémentaire et au-dessous de nos hautes conceptions. C'est le cas de la typtologie. On doit donner ce nom, non-seulement à l'écriture obtenue à l'aide de coups frappés, mais encore à toute espèce de manifestations des Esprits ayant pour but de traduire leur pensée par des bruits, des déplacements ou des soulèvements d'objets. Je vais tâcher d'énumérer et de mettre en relief quelques-uns des titres de la typtologie à l'estime et à la reconnaissance de tous les vrais spirites.

Les premières manifestations des Esprits ont été des coups frappés; ce sont ces phénomènes, inconnus alors, qui ont ouvert la carrière où s'est avancée depuis la nombreuse phalange des Esprits missionnaires dont les enseignements constituent aujourd'hui notre admirable doctrine. C'est donc à la typtologie que se rattache le berceau du Spiritisme. C'est la source d'où il découle, le germe qui l'a fait éclore. Saluons donc avec respect, bénissons avec reconnaissance ce qui fut l'aurore du jour qui nous éclaire; mais

n'allons pas, en contemplant trop exclusivement les astres radieux, objets de nos pensées et des études qui flattent notre orgueil, négliger le puits qui est à nos pieds et dont nous pouvons faire sortir la vérité au lieu d'y tomber aveuglément.

N'allons pas croire que le rôle de la typtologie soit fini car elle offre des avantages que rien ne saurait remplacer. En voici quelques-uns : la typtologie résulte de la plus répandue des facultés médianimiques, de celle qui se développe le plus promptement. Dans de nombreuses expériences que j'ai faites, j'ai trouvé, en moyenne, un médium typtologue sur six personnes prises au hasard. Combien de fois ne m'est-il pas arrivé dans des réunions spirites où quelques inconnus venaient pour la première fois, de découvrir un, deux et quelquefois trois médiums typtologues ! Il va sans dire que ces médiums, qui ne s'attendaient guère à posséder une pareille faculté, devenaient des spirites convaincus. C'est là le meilleur moyen pour triompher de l'incrédulité obstinée qui ne saurait s'accuser elle-même de supercherie.

Ceux qui ont écrit sur les procédés à suivre pour découvrir et former les médiums, conseillent des exercices d'écriture mécanique. C'est une erreur (1), attendu que cette faculté est assez rare, qu'elle ne se développe que lentement et quelquefois pas du tout, c'est-à-dire que le médium dont la main reçoit l'impulsion d'un Esprit ne parvient jamais à tracer des caractères lisibles. C'est en partie ce qui est arrivé à un médium de ma connaissance, qui, pendant six mois, s'est exercé chaque jour à l'écriture mécanique sans résultat satisfaisant et qui a fini par devenir un médium typtologue.

Quand on veut découvrir et former des médiums, le moyen le plus simple c'est de s'adresser à un Esprit ayant l'aptitude de ces sortes de découvertes, ce qui ne se trouve que parmi les Esprits supérieurs. Ce moyen, je l'ai pratiqué pendant longtemps et sur une échelle assez grande. Quand les personnes étaient éloignées je n'avais qu'à donner leurs noms et leurs adresses à l'Esprit qui allait les visiter. J'ai eu ainsi une nombreuse correspondance avec la France et l'Algérie. Par malheur on négligeait le plus souvent de m'informer des résultats obtenus, ce qui eût servi à mon

(1) Ce n'est point une erreur, car dans la plupart des familles où l'on s'occupe de spiritisme (et les petits groupes sont nombreux), il y a constamment, au moins, un ou deux médiums écrivains. Les deux modes sont nécessaires et l'un n'exclut pas l'autre.

instruction dans ce genre d'études pratiques. J'ai obtenu des succès remarquables, positifs et capables de convaincre les incrédules sur la question des consultations à distance ; il est certain que le hasard ne permettra presque jamais de dire que tel inconnu possède telles et telles facultés médianimiques, lorsqu'il s'agit de facultés qui se rencontrent rarement, pas plus que de deviner ses maladies et infirmités.

Il est entendu qu'on ne doit chercher à former comme médiums que des sujets de bonne volonté et possédant les autres qualités morales voulues. Si vous n'avez pas la ressource d'un Esprit médioscope (apte à découvrir les médiums), c'est à la typtologie qu'il faut avoir recours. Les aspirants médiums se placent à la table l'un après l'autre avec les conditions nécessaires. Il peut arriver que deux personnes obtiennent des mouvements lorsqu'une seule serait insuffisante. Il faut surtout éviter que deux personnes soient placées en face l'une de l'autre, parce que la force médianimique est une force attractive comme celle de l'aimant, et que deux attractions opposées se neutralisent si elles sont d'égale puissance (1).

La typtologie est le phénomène à la fois le plus simple et le plus fréquent de tous ceux qu'on appelle effets physiques. C'est donc celui-là qu'il est avantageux de produire chaque fois qu'on veut prouver qu'il existe dans la nature une force que les savants n'ont pas encore découverte. Il s'agit de prendre des dispositions telles qu'aucune supercherie ne puisse être soupçonnée. La table ou l'objet en bois sera pris au hasard et fourni par un incrédule. Si l'on préfère le guéridon à trois pieds, c'est parce qu'il exige moins de force fluidique de la part du médium qui n'a à faire soulever qu'un pied à la fois. Une boîte étroite offrirait cet inconvénient qu'il serait difficile à l'Esprit de la soulever du côté du médium. Il vaut mieux que la surface de l'objet soit d'une certaine étendue. Le médium plaçant ses mains dans le milieu ne peut être soupçonné de peser d'un seul côté ou de soulever cet objet à l'aide de ses pouces. Le plus sûr est de mettre cette table ou autre objet sur une balance bascule, maintenue en parfait équilibre avant que le médium n'y pose les mains. On sera certain alors qu'il ne pourra peser dessus sans qu'on s'en aperçoive. Il lui sera donc impossible

(1) Nous avons vu deux médiums typtologues de même force, placés en face l'un de l'autre, obtenir des phénomènes des plus remarquables. Exception, peut-être ?

dans cette position de faire autre chose que de l'alourdir, car on aura également pris des dispositions pour qu'il ne puisse faire usage de ses pieds sans être vu.

Sur la demande qu'on en fera à l'Esprit, la table au lieu d'augmenter de poids s'allégera dans une proportion plus ou moins forte et pourra même avec cette condition être soulevée d'un côté.

Pour avoir le résultat contraire à l'abri de tout soupçon, il faudra que le médium place ses mains sous la table, les paumes en dessus, comme s'il voulait la soulever. Les assistants seront invités à regarder de bien près, et la table, par la volonté de l'Esprit, pourra acquérir une pesanteur énorme. Bref, avec un peu d'ingéniosité, la typtologie, par la simplicité et la facilité des phénomènes qui admettent parfaitement le grand jour, devient un moyen inattaquable de convaincre les incrédules fussent-ils de la force de MM. les membres de la Commission de Saint-Pétersbourg. Mais le plus sûr, comme je l'ai dit plus haut, c'est de leur prouver qu'ils ont parmi eux un ou plusieurs médiums à effets physiques ce qui aura toujours lieu dans une assemblée nombreuse. Dans le cas où cette condition manquerait, qu'ils appellent des personnes en qui ils auront confiance. La typtologie peut donc rendre un immense service pour la propagation du spiritisme en fournissant cette première preuve des phénomènes médianimiques. Et cette preuve, elle seule peut la donner avec facilité et d'une façon inattaquable.

Il faudra donc se rendre à l'évidence et reconnaître cette force nouvelle : alors on prétendra qu'elle est inhérente à l'homme, qu'elle dépend de sa seule volonté et de ses seules facultés physiques. C'est alors qu'il faudra mettre en œuvre une nouvelle série de preuves d'où il résultera que non-seulement il faut des personnes spécialement douées, mais que leur volonté et leurs facultés sont insuffisantes ; qu'en y ajoutant le concours des Esprits cela ne suffit pas encore, et la preuve c'est qu'on voit souvent des médiums rester en affront lorsque les conditions ci-dessus sont réunies.

On sait qu'en général les Esprits aiment à se manifester et que les médiums typtologues, conscients ou inconscients, ne sont pas rares. Si ces conditions suffisaient, il y aurait des manifestations partout, en tout temps, même à chaque instant. Ce qui certes n'a pas lieu. Une autre condition est donc indispensable, et c'est cette condition qui donne aux phénomènes spirites leur cachet exceptionnel. Mais ce n'est pas le moment de développer cette question.

(*A suivre*).

Une apparition

Par une froide et sombre journée de novembre, mon grand-père revenait de conduire à sa dernière demeure M. de Lanotte, un de ses plus chers amis, son frère d'armes dans la vie, si l'on peut s'exprimer ainsi. C'était alors le temps des amitiés sincères et durables. Vivant dans une petite ville de province, presque côte à côte, on avait le loisir de connaître, d'apprécier, d'aimer ce qui était noble et bon, et si parfois quelques nuages venaient troubler ces relations toutes familières ils étaient bien vite dissipés.

Ne voulant point le laisser livré à ses tristes pensées, tous ceux qui le connaissaient, et ils étaient nombreux, s'étaient fait un devoir d'accourir pour lui témoigner par leur empressement le désir qu'ils avaient de combler le vide laissé par l'absent.

Triste, vêtu de deuil, tournant entre ses doigts sa tabatière, mon grand-père se remémorait tout haut les particularités de la vie du défunt. Il était, disait-il, un des rares survivants de notre génération. A présent, mon cher commandant, vous et moi sommes les seuls qui pouvons parler de ces temps et nous les rappeler. Tous sont partis et notre tour ne peut tarder.

Nos jours sont comptés, nous voilà au bord de la tombe, au but que tous atteignent, amis et ennemis, pauvres et riches, petits et grands, heureux et malheureux. Vainement cherchons-nous à l'éviter, mais que nous allions à droite, que nous courions à gauche, que les passions, les préoccupations et les agitations de la vie nous la dérobent, l'heure inexorable arrive toujours ! L'heure terrible où l'on se trouve en face de la mort ! l'éternel problème ! l'insondable mystère. Ah ! la tombe garde bien ses secrets et personne ne revient nous dire ce que l'on trouve au delà ! J'en ai assisté beaucoup au moment suprême, je leur ai pieusement fermé les yeux, mais aucun, soit au milieu des ténèbres, soit aux clartés du jour, n'est venu me crier : Antoine ! Antoine ! nous sommes là !

Pourtant j'ai entendu les uns raconter qu'ils avaient vu leur père, d'autres passant près des cimetières ou traversant les bois, ont aperçu des fantômes. Et cette maison, au bas du coteau qu'on ne peut plus habiter parce que les Esprits y reviennent? Pour moi j'ai voyagé de jour, j'ai voyagé de nuit, je n'ai jamais rencontré que des loups; un d'eux, entre autres, me suivit fort longtemps, il convoitait une petite chienne compagne assidue de mes excursions. Ce que voyant, je mis la pauvrette sous mon bras et me tournant du

côté du fauve dont les yeux brillaient dans l'obscurité comme des charbons ardents, je lui dis, en la lui montrant : viens la prendre !

Tout attristée, ma grand'mère prit à son tour la parole. Si je vous disais, mes chers voisins, que moi aussi, je n'ai rien vu, je mentirais; et la crainte du ridicule ne saurait m'engager à me taire. Lorsque vous m'aurez entendue, vous serez comme moi persuadés que la mort n'est pas le dernier mot de la vie ! que tout n'aboutit pas au néant et à la poussière des tombeaux !...

Oui, j'ai vu !... une seule fois il est vrai, mais j'ai bien vu !... j'ai la conviction intime, profonde (d'autres l'ont eue comme moi), que je n'ai point été la dupe d'une illusion. Pour rendre intelligible le fait que je vais vous narrer, il est nécessaire de vous donner quelques détails sur la manière dont s'est écoulée mon enfance.

Nous étions neuf enfants, et moi j'étais l'avant-dernière de cette famille patriarcale. Pendant les orages de la Révolution, ma famille se réfugia dans les Alpes, où elle possédait la seigneurie de Goncelyn. Mes quatre frères se trouvaient alors en état de porter les armes, mais croyant de leur devoir de gentilshommes de ne point servir la République, nè voulant pas émigrer, ils étaient obligés de se cacher et de se réfugier avec quelques prêtres auxquels nous donnions secrètement asile dans des bâtiments situés fort avant dans nos terres, bâtiments qui servaient à engranger nos récoltes. La nuit on allait visiter ces pauvres captifs et leur porter la nourriture.

J'avais cinq ans quand mourut ma mère. Frappé dans sa plus chère affection, mon père, déjà un vieillard sombre et morose, vivait très-retiré. Assis dans son grand fauteuil, au coin de ces hautes et vastes cheminées où l'on peut brûler des arbres entiers, il priait pour le repos de l'âme de son roi et de sa regrettée compagne. Il s'occupait peu de nous, encore moins de ses terres dont la plus grande partie restait en friche. On ne livrait à la culture que ce qui était nécessaire pour les besoins de la maison, besoins du reste assez considérables car nous exercions envers tous une large hospitalité.

Pendant les longues soirées d'hiver, mon père faisait venir un maître d'école pour ses serviteurs, et tous les gens du village et des hameaux voisins qui voulaient en profiter se réunissaient dans une salle basse qu'on avait mise à leur disposition; là, assis sur des bancs autour de longues tables de sapin d'une propreté irréprochable, ils recevaient les leçons du magister. Ces leçons terminées,

il n'était pas rare que, prenant son biniou dont il ne se séparait jamais, le maître d'école fît danser ses élèves, prolongeant ainsi la veillée fort avant dans la nuit. Pensez si nous, les petites, nous désertions aussi souvent qu'il nous était possible la société de nos grandes sœurs et de notre père!

C'est ainsi que s'écoula ma première enfance. Les mauvais jours passèrent. La paix revint. Mes frères étaient devenus de grands chasseurs. A plusieurs lieues à la ronde il n'était bruit que de leurs exploits, que chasses aux chamois, que chasses aux loups et même aux ours, car pendant l'automne il arrivait fréquemment que ces animaux descendant des montagnes venaient ravager nos vergers.

J'avais alors douze ans. Privée de l'autorité d'une mère, j'étais bien devenue l'enfant la plus espiègle, la plus agile, la plus intrépide à jouer à tous des tours, sans en excepter le pauvre maître d'école. Or, il advint que quelques dégâts causés par moi à un poirier furent attribués aux ours. Quelques fruits, quelques branches jonchant le sol firent croire au passage de ces rôdeurs nocturnes, et mes frères et mes cousins aussitôt de s'établir en permanence, passant une grande partie des nuits dans l'espérance de le capturer.

Pour abréger et rendre moins monotones ces longues heures de guet, ils jouaient, sortant néanmoins à tout instant pour surprendre le voleur. De la pièce voisine où ils se tenaient j'entendais leur conversation, et profitant du moment où tout à leurs jeux ils ralentissaient leur surveillance, je courais dévaliser, tantôt un arbre, tantôt un autre, faisant juste assez de dégât pour qu'on constatât un nouveau passage de l'ours. Puis, revenant, je les entendais s'exclamer, pester, se dépiter et même s'extasier sur la finesse de cet animal qui, trompant leur vigilance, déjouant leurs ruses, paraissait se moquer d'eux; jamais ils n'avaient, disaient-ils, rencontré le pareil! On ne tarda pas à parler de cette aventure dans le pays, et mes frères et mes cousins voyaient avec chagrin leur réputation de chasseurs compromise. Quant à moi, jamais je ne m'étais tant amusée.

Cela dura ainsi quelques jours; leur impatience augmentait, leur vigilance redoublait, il me devenait difficile de faire l'ours. Cependant, un soir où leur partie plus chaudement disputée que de coutume causait entre eux quelques contestations, j'en profitai pour faire de nouveau une visite au verger. Ce soir-là, il faisait un clair de lune magnifique et à peine étais-je occupée à secouer les arbres pour en faire tomber les fruits, que mes yeux furent

magnétiquement attirés vers le corps d'habitation me faisant face.

La surprise, la terreur, me clouèrent sur place. Je venais de voir la porte de la chambre de mon oncle Mag Guédan, close depuis sa mort remontant à deux années environ, s'ouvrir, et lui-même en sortir ! C'était bien lui ! C'était bien mon oncle Mag, qui si souvent m'avait tenue sur ses genoux. C'étaient bien ses beaux cheveux blancs tombant sur ses épaules ! Il s'avança au bord de la galerie, sembla considérer le temps avec beaucoup d'attention et tournant ses regards de mon côté, il parut me fixer d'un air sévère ; puis, suivant la galerie dans toute sa longueur il descendit et alla se perdre du côté des écuries.

Oubliant alors mon rôle, mes frères, mes poires que je tenais machinalement dans un pan de ma robe, je m'enfuis et vins tomber évanouie au seuil de la pièce où se trouvaient mon père et mes sœurs. Revenue à moi, j'eus à rendre compte de mon effroi. Ce fut alors dans toute la maison une grande tristesse, une grande désolation. Mon oncle passait à juste titre pour un saint, et comme c'est l'habitude dans les campagnes, on crut voir dans cette apparition une âme en peine venant demander, venant solliciter des prières.

Notre pensée à tous fut aussitôt d'avoir recours aux lumières de l'abbé de Goncelyn, notre oncle maternel, qui, malgré les occupations de son ministère, s'était chargé de notre éducation. Lui aussi jouissait d'un grand renom de vertu. Ma mère, par son inépuisable charité, avait mérité le surnom de « mère des pauvres. » Ses dernières recommandations furent de ne jamais repousser un malheureux. Vous tous, mes amis, qui m'écoutez, vous avez également connu et estimé un de mes frères, Jacques ; il était bien, lui aussi, le digne descendant de cette race intelligente, vertueuse et forte.

« Mag, une âme en peine ! se récria l'abbé de Goncelyn lorsqu'il eut appris le sujet de notre chagrin, n'en croyez rien.

« J'ai connu son cœur, j'ai connu tous les actes de sa vie, et si Dieu ne l'a pas reçu en sa lumière, que pouvons-nous espérer de sa miséricorde ? »

Puis s'étant fait expliquer ce qui avait précédé et suivi cette apparition, qu'il ne mit pas un seul instant en doute, il fit cette réflexion que tous eussent dû faire.

Il lui parut impossible qu'à la faveur de l'obscurité, un soir ou l'autre, Jeanne, l'enfant terrible, ne fût prise pour l'ours et traitée

comme tel. En effet, le danger de mort auquel m'aurait exposée mon imprudence était évident. Un de mes frères sortant armé de son fusil au moment même où tout affolée je rentrais du verger deux minutes plus tard, c'en était fait de moi. Ainsi, nous dit le vénérable abbé, après avoir été l'honneur, l'exemple de notre famille, Dieu a permis que notre cher Mag en devînt le protecteur. Et voici, mes chers voisins, conclut ma grand'mère, comment j'ai dû la vie à une apparition.

RAPHAEL (auteur *du Doute*).

Conférences sur le magnétisme de M. du Potet

C'est avec un grand intérêt que nous avons suivi les dernières conférences magnétiques de M. le baron du Potet où l'illustre orateur a été vivement accueilli ; il a quatre-vingt-un ans et sa santé brave les récits erronés de certains journaux qui ont annoncé son décès. — « Messieurs, je m'étonne de m'être acquis une si grande popularité, a-t-il dit, quand je songe que, à quinze ans, je ne savais ni lire ni écrire et que ma famille me repoussait prétendant que je ne ferais jamais rien de bon.

Il ne devait pas en être ainsi, puisque, à vingt-deux ans, j'étais déjà en lutte avec le recteur de l'Académie de Montpellier ; je gagnais deux procès où je m'étais défendu moi-même, assez brillamment à ce qu'il paraît puisqu'ils ont suffi par leur retentissement à me faire une certaine réputation.

J'étais poursuivi pour professer la science magnétique, science presque inconnue qu'il m'avait été donné par Dieu de connaître, d'étudier et d'approfondir.

Savez-vous pourquoi j'étais ainsi traqué comme une bête fauve? c'est que, connaissant soudainement ma puissance et sentant en moi tout le bien que je pouvais faire pour l'humanité, j'avais eu l'audace d'aller au milieu de tous les membres de l'Université de cette ville faire des cours de magnétisme aux étudiants et chose étonnante, moi qui m'étais institué professeur sans diplôme, ne relevant d'autant privilége, j'en comptais deux ou trois cents à chaque cours qui désertaient les bancs de l'école, laissant là leurs professeurs pour suivre les leçons de celui qu'ils avaient surnommé *la queue de Robespierre*.

Ah Messieurs! vous qui assistez à ces conférences, vous que j'initie aux secrets, aux phénomènes de cette science merveilleuse qu'on nomme le magnétisme, lequel est appelé à régénérer la société humaine, recueillez de ma bouche cette grande vérité, car elle émane d'un vieillard qui y a sacrifié toute sa vie, d'un homme qui a déjà un pied dans la tombe et que jamais aucun de ses détracteurs, de ses plus grands adversaires n'a osé traiter de charlatan. Recueillez-la, cette vérité, et à l'exemple des disciples de toute secte, allez l'enseigner par le monde entier, c'est le devoir de tout homme de cœur. »

M. du Potet expose ensuite au public les phases de la lutte ainsi que la mauvaise foi que le magnétisme a rencontrées et trouvées soit à l'Académie de médecine soit devant tous les médecins en général.

Il rappelle qu'une fois il a endormi un nommé Itard, médecin distingué de l'Institution des sourds-muets de Paris, membre de la commission élue par l'Académie pour l'étude de cette science, et cela à la stupéfaction de tous ses collègues qui sont arrivés à douter de lui-même et de sa bonne foi malgré son talent et la réputation de savant qu'il s'était déjà acquise.

Il relate ensuite les différents rapports de l'Académie sur le magnétisme, entre autres, celui de Laurent de Jussieu, de Deleuze, puis celui du docteur Husson qui se refusa à signer celui rédigé par la commission des onze membres dont il faisait partie et à laquelle le docteur Pigeaire et sa fille somnambule s'étaient soumis. Le remarquable rapport de M. Husson disait reconnaître tous les effets et phénomènes magnétiques produits et obtenus pendant cinq années consécutives par la commission d'examen sur des milliers d'individus et de malades de sexe et de tempérament différents. Il fut convenu par l'Académie qui en écouta la lecture avec un grand intérêt, qu'un manuscrit autographié en serait distribué à chacun de ses membres et qu'un autre, rédigé dans un sens hostile, serait imprimé pour être livré ensuite au public ! ! !

Dans un autre rapport il fut reconnu que ce que l'on appelait le magnétisme, produisait quelques effets nerveux, mais que ces effets pour la plus grande part n'étaient dus qu'à l'hypnotisme, à l'ennui causé aux personnes en leur passant indéfiniment les doigts devant les yeux et à l'imagination qui y jouait le plus grand rôle ; quant au magnétisme proprement dit, il n'y en avait pas, attendu qu'il était impossible que la volonté et la chaleur vitale ou fluide du magnétiseur pussent produire les mêmes effets.

Ce fut alors qu'un des membres hostiles au magnétisme, M. Castel, se leva au milieu de l'Académie et s'écria : « Messieurs, admettons cette soi-disant découverte et nous n'avons plus qu'à retourner à l'école et nous remettre à l'étude. » Un autre dit: « Je ne veux rien voir, ni entendre, de peur d'être amené à y croire; ce serait la vérité que je n'y croirais pas encore plutôt que de renier mes convictions passées. »

L'intéressant conférencier prouvant que ce n'est ni l'ennui, ni l'imagination qui produisent ces effets, comme on veut le bien dire, rappelle que l'expérience en a été tentée avec succès par M. Barre, sur des chevaux qu'il a endormis en présence d'un certain nombre de médecins, ainsi que sur des animaux du Jardin des plantes, à Paris, qu'il contraignait à venir ramper à ses pieds. Il engage même les assistants, pour s'en convaincre et s'assurer que dans l'action magnétique il n'y a pas que de l'hypnotisme, à en faire l'essai sur des personnes endormies en magnétisant des enfants au berceau, des animaux domestiques ou des fleurs prêtes à éclore.

L'orateur termine sa série de conférences en relatant toutes les belles expériences faites par lui à l'Hôtel-Dieu et dans divers hôpitaux de Paris, en présence des médecins en chef, ainsi que l'ablation d'un sein à une femme mise en état de somnambulisme par les docteurs Jules Cloquet et Chaplain.

Passant à la lucidité somnambulique, M. du Potet cite différents faits très-piquants et dit que les physiologistes considèrent cet état comme un sixième sens qui a son siége dans différentes parties du cerveau et dans le cervelet. Cet éminent homme de science, ce vieux savant à qui tous les soirs il est fait des ovations, termine ses conférences en invitant les assistants à étudier sérieusement ces phénomènes et en leur annonçant qu'il en reprendra la suite l'hiver prochain. Louis Auffinger, magnétiseur.

Les médiums, improvisateurs dramatiques

Nous lisons dans un journal de Chicago (*Religio philosophical Journal*) dédié à la philosophie spirite, que cette ville possède deux rares médiums. L'un, M^lle^ Mc. Allistec, improvise, avec le secours des Esprits, des mélodies merveilleuses, et joue, sans les avoir vus ni même lus, les morceaux les plus difficiles des auteurs

connus. L'autre, Mme Nelly M.-P. Fox, possède une médiumnité inconnue jusqu'à ce jour : celle des improvisateurs dramatiques. Elle s'endort et joue, d'une manière inconsciente, les rôles de plusieurs personnages; leur nombre varie de six à huit ; bien qu'ils soient tous représentés par le même médium, le caractère, le langage, la voix et les manières de chacun sont tellement bien personnifiés, l'action est représentée d'une manière si vivante et si naturelle, que les spectateurs ne peuvent se figurer qu'ils n'ont devant les yeux qu'un seul acteur.

Le but des Esprits (qui disent avoir été dans leur vie des auteurs dramatiques) semble être de représenter les leçons du spiritisme sous une forme attrayante, de démontrer la communication intime qui existe entre les deux mondes, l'influence des Esprits sur les mortels, et la possibilité qu'ils ont de s'interposer pour le bien ou pour le mal dans les affaires de la vie humaine.

Les Esprits qui se manifestent ainsi promettent de donner des scènes qui se passent dans le monde spirituel.

Remarque. — Le groupe de M. Duneau et de Mlle Esnault, rue Gauthey, 27, à Paris, a eu jusqu'à trois sujets qui, d'une manière remarquable et sous l'inspiration des Esprits, reproduisaient les scènes, ou comiques, ou historiques, ou terribles, de la vie des Esprits dans l'autre monde.

Dernièrement, lors de notre passage à Lille, dans le groupe spirite de cette ville, nous avons passé une soirée bien intéressante; ce groupe a des médiums qui, à trois, jouent des scènes historiques étranges, extrêmement remarquables, et dont il a conservé les procès-verbaux. Il serait intéressant d'avoir en un volume la relation de ces faits extraordinaires.

A Mèze (Hérault), notre ami, M. Bouillac, a constaté la même médiumnité, si importante au point de vue des études psychologiques.

Un autre numéro du même journal, le *Religio philosophical Journal*, renferme un article intitulé : *Manifestations extraordinaires*, dans lequel M. J.-H. Young, raconte que pendant un séjour d'une semaine qu'il a fait à Philadelphie il a vu, dans plusieurs séances et avec différents médiums, cent vingt-deux Esprits matérialisés; les uns faisant de courtes apparitions, d'autres parlant pendant cinq, dix et même quinze minutes. Quelques-uns apportaient des fleurs et causaient avec les personnes présentes, etc., etc.

P. G. L.

LA MORT

C'est une vierge pure, un séraphin brillant !
C'est le souffle de Dieu qui l'a faite si belle !
Source de bien, ruisseau limpide, on trouve en elle
La vie éblouissante et non l'obscur néant.

Sa faux est un iris d'amour resplendissant,
Qui change en vaste ciel un nuage. Elle est celle
Qui calme des douleurs la blessure cruelle,
En ôtant au futur son masque menaçant.

Les vertus sont ses sœurs immortelles; jamais,
Tant sa beauté divine a de puissants attraits,
Elles ne cesseront d'admirer son visage !

Devant nous elle trace un sentier lumineux.
Dans la vie à venir, espérance du sage,
Dieu nous dévoilera son sens mystérieux.

ALPHONSE FRATTI,
Censeur de la Société pneumatologique florentine.
Traduit par V. Tournier.

A Venise, M. le professeur Alphonse Frati a composé ce sonnet, à l'occasion de la mort de la mère de M. le président de la Société pneumatologique, baron Geiterra da Bozzi, auquel il l'avait dédié pour qu'il servît d'adoucissement à la douleur causée par cette perte amère.

Communication obtenue au cercle chrétien spirite de Lérida (Espagne).

Le premier jour de l'homme était passé. Jour de siècles, car, à l'horloge de l'humanité, les jours sont des secondes de secondes, et les siècles de siècles sont des jours. — Aimons Dieu, glorifions-le, et entonnez-lui des cantiques. L'humanité a fait un pas dans le progrès. — Et la consolation pénètre dans les cœurs ! Et l'esprit découvre les premiers rayons de la lumière naissante ! Et l'âme tremblante d'émotion se réveille au doux pressentiment d'un bonheur accessible à tous les siècles !... Car l'homme primitif n'est pas l'homme ; car l'humanité du premier jour n'est pas l'humanité.

Le premier homme est le premier degré de l'échelle de Jacob ; c'est à peine s'il s'élève au-dessus du niveau de la poussière. L'homme, c'est la loi, c'est le progrès, c'est la perfection, c'est l'élévation par la matière, c'est la parole de Dieu qui subsistera avec l'éternité. Car si l'homme du premier jour était l'homme, l'homme ne serait pas sorti du premier jour.

Et l'homme est sorti du premier jour. Mon esprit voit le corps de l'homme et il ne ferme plus les yeux pour ne le point voir ; il contemple son âme, et il ne repousse point l'image de son âme. La lutte de l'esprit et de la matière a commencé, et le principe spirituel avance, peu, mais il avance. La première journée fait présager le triomphe de l'esprit sur la chair, c'est le point de départ, le commencement de la fin du règne de la matière et la première annonce du règne de la pensée de Dieu. Dans cette lutte éternellement séculaire, le corps est le creuset de l'esprit, et l'esprit le mouleur, l'artiste du corps.

Une fois passé le premier jour de l'humanité, le corps de l'homme paraît moins laid, moins répugnant à l'examen de mon âme. La naissance de son front commence à se dessiner sur la partie supérieure de la figure, quand le vent fouette ses cheveux et fait lever les grossières mèches qui le couvrent. Ses yeux sont plus doux et plus transparents ; son nez mieux contourné et plus élevé ; et sa bouche moins grande et moins saillante. Un commencement d'expression se révèle dans l'ensemble. Ses bras sont moins longs et moins grêles ; ses chairs moins sèches ; ses mains plus petites et ses doigts plus allongés ; les os du squelette mieux formés ; les articulations mieux disposées et plus aptes au mouvement ; plus d'élasticité dans les muscles, et plus de transparence dans la peau qui couvre tout son corps. Le premier jet intellectuel se reflète dans ses regards ; ce sont les regards de l'enfant au réveil de son âme, alors que la sensation pénètre pour la première fois dans son esprit endormi. Dans sa démarche, maintenant moins lourde et moins vacillante, on devine aisément l'action, qui est le commencement de la volonté, le commencement des manifestations spontanées.

Il s'approche de la femme et il ne l'abandonne pas comme au premier jour de l'homme. Il l'assiste à la naissance de ses enfants, et il partage avec eux la chaleur et la nourriture. Le sentiment commence à germer. Il remue la langue, lourde et balbutiante comme celle du petit enfant. Il éprouve de nouveaux besoins et il

cherche le moyen de les exprimer pour pouvoir les satisfaire. Voici le commencement du langage : le besoin. Il juge les autres animaux comme ses inférieurs, et il s'en sert pour apaiser sa faim et satisfaire son appétit. Il soupçonne que tout ne finit pas là où finit la portée de sa vue ; que derrière une montagne il s'élève une autre montagne dans une étendue relativement grande.

On lit dans ses regards la surprise ou la curiosité plutôt que la stupidité. Il fuit des objets qu'il rencontre pour la premère fois ; il perd peu à peu la crainte que lui suggère la nouveauté ; il hésite, il s'approche, et enfin il se plaît à toucher ce qui a causé sa peur. En ce moment-là sa figure, ses gestes et ses exclamations révèlent la joie enfantine qui remplit son cœur. C'est le soldat qui vient de remporter une grande victoire sur un ennemi invisible.

La peur est plus puissante en lui que tous ses calculs et que tous ses sentiments. Le rugissement des bêtes féroces, le grondement du tonnerre, les rayons de la foudre, le bruit sinistre qui précède la tempête, les tressaillements fréquents de la terre pour ses épanchements intérieurs, la rouge fumée des cratères, et non-seulement cela, mais encore tout ce qui est nouveau, tout ce qui lui est inconnu le glace et l'épouvante, le bouleverse, l'effraie. Il oublie sa compagne, il oublie ses enfants et il croit qu'il va mourir : parce qu'il sait qu'il doit mourir et la crainte de la mort est supérieure à toutes ses craintes. Il a vu avec peur des cadavres d'autres hommes et il juge que la mort est inévitable. Il ne cherche plus l'ombre et la solitude comme dans le premier jour : il fuit les ténèbres parce qu'il a peur et il fuit la solitude parce qu'il se reconnaît faible et impuissant. La femme et les enfants sont sa compagnie habituelle.

Plein d'un enthousiasme enfantin, il admire le lever du prince des astres, et ses souvenirs et ses espérances renaissent ; et l'abattement et l'angoisse se peignent sur sa figure quand il voit que le soleil se perd à l'horizon. « Reviendras-tu ? » lui demande-t-il tristement.

Et le soleil se lève de nouveau ; car la satisfaction de tous les désirs légitimes de bonheur est prévue dans la loi éternelle qui imprime le mouvement aux mondes et qui dirige le développement des êtres. Et l'homme, plein de reconnaissance, tombe à genoux en contemplant la réapparition du soleil ; et dans son langage grossier et primitif, il s'écrie : « Merci, mon ami, mon protecteur, mon « Dieu ! Tu viens me consoler : c'est à toi que je dois mon « bonheur et ma joie, je t'adore !... »

Le bienfait fut le premier dieu de l'humanité personnifié dans le soleil, parce que le soleil était le plus grand des bienfaits que pouvait concevoir l'intelligence matérialisée de l'homme. Ne croyez pas que cette adoration primitive soit coupable ; elle est le point de départ de la religion naturelle complétée par l'Évangile de Jésus et par les instructions successives qui se rapportent aux points obscurs de l'Évangile. Elle est en outre la base de la morale des actions humaines, le premier témoignage de reconnaissance de la créature envers le pouvoir supérieur inconnu.

(Tiré de Rome et l'Évangile).

De l'action sur les hommes et de la transformation des fatalités

Tout homme ici-bas a sa mission à remplir. Celui qui croit n'avoir rien à faire pour les autres ne connaît rien de la vie ni des obligations de la vie. Celui qui, dans ses travaux, n'a en vue que lui seul, travaille pour les autres sans s'en douter mais n'acquiert aucun mérite de ce chef car l'intention lui fait défaut. Donc, travailler en vue du bonheur commun, voilà pour tous la meilleure manière de remplir sa tâche sur la terre.

Les travaux humains varient presque à l'infini, depuis le travail matériel, le plus pénible pour le corps, jusqu'au travail moral qui est la pure conception de la pensée, en passant par le travail intellectuel qui forme le trait-d'union entre les deux autres modes de l'activité humaine ; ce dernier procède de l'un et de l'autre et s'appuie sur tous les deux.

En naissant à la vie terrestre, l'homme tombe sous le coup des fatalités préparées par lui dans une ancienne existence ; elles sont heureuses ou malheureuses suivant la nature des actes accomplis. Mais il faut bien se garder de croire que la destinée, pour la plupart des habitants de la terre, soit irrévocablement arrêtée. La liberté dont l'homme use pour faire le bien ou le mal est de nature à modifier profondément les conditions de l'existence nouvelle, et s'il est quelques points saillants de cette existence irrévocablement fixés, il en est d'intermédiaires, toujours empreints du caractère des actions journellement accomplies. Les points saillants consistent, soit dans la nature des travaux auxquels chacun doit se livrer, soit dans les principaux événements de l'existence ; l'homme soumis semble, surtout ici, ne jouer qu'un rôle passif.

Ces événements eux-mêmes sont soumis à une loi de transformation, et ceux qui sont considérés comme heureux succèdent aux événements malheureux ou prétendus tels; tel, le jour succède à la nuit. Le bonheur et le malheur, du reste, sont, comme on sait, choses relatives qui ont un caractère heureux ou malheureux selon la manière dont on les apprécie. Le martyr qui souffre en vue d'une éternité bienheureuse se trouve heureux de souffrir, tandis que le moindre désagrément trouble l'homme habitué à satisfaire tous ses désirs ; tel qui supportera stoïquement les plus grandes calamités, est troublé profondément par une contrariété légère ; ne voulant pas faire provision de résignation et de courage pour les petites choses, on se réserve, sans le savoir, pour les grands combats et quelquefois on agit ainsi par intuition.

Non-seulement il existe une grande différence entre des événements d'une identité parfaite, mais selon qu'on les considère, il peut y avoir encore ou aggravation ou allégement, ou même suppression totale de ces événements. Ces modifications dépendent de l'action réciproque qu'exercent les hommes les uns sur les autres, le plus souvent à leur insu, et le Spiritisme seul donne la clef de ce phénomène à qui veut bien faire de sérieuses expériences à ce sujet. Le champ est vaste et les occasions d'erreur nombreuses, mais ce n'est pas une raison suffisante pour s'abstenir.

Cet ordre de faits se lie intimement à la science des fluides. De très-bonne foi, on a cru devoir vous prémunir contre des études faites sur ce sujet à l'aide des Esprits et par des médiums non diplômés, qui de bonne foi ont pu se tromper.

Mais remettez les études sur les fluides entre les mains des savants officiels, et donnez l'enseignement moral spirite aux hommes de toutes les écoles spiritualistes, et vous aurez mis la doctrine dans l'impossibilité de faire un pas ; est-ce là le résultat que l'on veut atteindre et ne vaut-il pas mieux s'exposer à faire quelques chutes en continuant à marcher?

La prudence ordonnant de n'avancer qu'avec précaution, en s'appuyant sur le contrôle général des communications reçues, il vous faut mettre certaines questions à l'ordre du jour et, selon la valeur des réponses reçues, fonder sur ces questions ainsi résolues un enseignement spirite qui ait son utilité et son charme ; et vous le verrez, les hommes de bonne foi reviendront à vous. Agissez avec beaucoup de discrétion si vous vous trouvez en contact avec les malheureux obsédés qui se croient seuls en mesure de traiter ces

hautes questions; empêchez-les de nuire, sous l'impulsion des influences occultes qui veulent arrêter le Spiritisme dans sa marche.

Parmi les questions essentielles du moment, nous pouvons dire que la principale, celle qui les contient toutes, c'est l'action sur les hommes et la nature des faits qui découlent de cette action. Nous reviendrons sur ce sujet intéressant.

Médium, Marc Baptiste.

Avis à nos Lecteurs

M. A. Dossaer, fondateur du journal le *De Rots*, (avec l'aide de spirites dévoués), nous écrit la lettre suivante: « Notre journal *De Rots* est arrivé à sa troisième année d'existence; quelques-uns de nos abonnés français ayant oublié de payer leur abonnement, non-seulement pour cette année courante mais pour les années précédentes, nous ne continuons pas moins de leur envoyer notre feuille spirite.

« Pour remédier à cet état de choses, veuillez, messieurs et F. E. C., vous charger de l'encaissement de notre journal pour les abonnés de France.

« Nos frères du *Galiléen* vous adressent la même demande, puisque bien des abonnés français oublient, par mégarde, leur petit engagement. »

Le service que nous demandent nos frères de Belgique est accordé à l'avance; tous, dans le milieu où ils sont placés, montrent un rare dévouement, et parmi eux notre ami Dossaër, membre, au nom du groupe qu'il représente, de la *Société pour la continuation des œuvres spirites d'Allan Kardec*, est un lutteur qui consacre sa vie à la propagation de notre belle philosophie, à mieux faire comprendre la grande doctrine.

Le *De Rots*, journal mensuel, mi flamand, mi français, contient toujours des articles sérieux et de fort belles communications; il y a donc intérêt pour les lecteurs spirites, surtout pour ceux qui connaissent la langue flamande, de soutenir cette feuille vaillante derrière laquelle je vois les noms de MM. Dossaer, Mertian, Dufour, etc., etc., tous hommes de principes, qui payent de leur personne.

Notre Société est heureuse de la confiance que lui montrent les spirites belges; elle recevra les abonnements du *De Rots*, du

Messager, du *Galiléen*, du *Chercheur* et du *Moniteur de la Fédération belge*, avec la douce satisfaction de leur être agréable et d'agir ainsi pour le bien de *la cause*.

Au nom de vos amis de France, recevez, frères de Belgique, l'assurance de notre sympathie et de nos vœux sincères pour la prospérité des journaux qui représentent nos croyances.

Prière est faite aux abonnés de France qui reçoivent les revues belges, d'adresser le prix de leur abonnement, 7, rue de Lille, à M. Leymarie, administrateur de la Société.

Nous prévenons nos lecteurs que le livres de prière édité par le *Chercheur* est complètement épuisé ; cette première édition a été enlevée en quelques jours ; nos amis de Liége vont s'occuper d'une seconde édition revue et corrigée.

A propos du docteur Slade, le médium extraordinaire, tous les journaux belges ont entamé une polémique ardente ; la *Chronique*, l'*Etoile belge*, l'*Indépendance*, le *Progrès de Charleroi*, etc. etc. Quelques écrivains reconnaissent le caractère inconnu de cet ordre de phénomènes, tandis que l'*Etoile*, par exemple, dénigre le docteur Slade avec violence et mauvaise foi. Nous reparlerons du cartel offert à tous les journaux par le docteur, cartel plein de dignité qui permet aux investigateurs de se faire la vérité sur ce médium. Nous reviendrons sur ce sujet intéressant et nous engageons les lecteurs de la *Revue spirite* à demander le *Moniteur de la Fédération belge*, et surtout, le *Messager* du 1er septembre 1877 qui a consacré tout le journal à reproduire les débats de la presse belge sur le docteur Slade. P. G. L.

Avis important. — Il est des personnes inconnues qui se glissent chez les spirites, en se servant du nom de la Société ou de celui de M. Leymarie. Nos amis doivent exiger une lettre de nous, portant l'en-tête habituelle et notre signature.

Erratum. — Dans la revue de juillet dernier, p. 219, l. 17, au lieu de : une série de plusieurs coups..., lire : un série de coups...

T. T.

Le Gérant,
H. JOLY.

Paris. — Typ. Ch. Unsinger, 83, rue du Bac.